

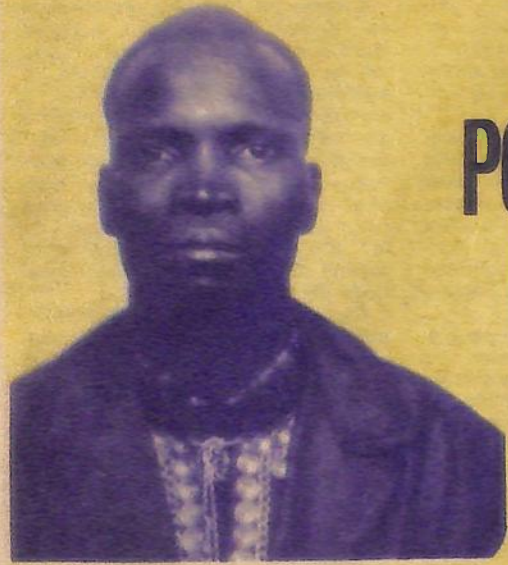
# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS: TOUT

QUINZOMADAIRE

8 SEPT 70 1F

2



## MORT POUR UN PATRON

### UN FRERE AFRICAIN ASSASSINÉ

Nos « informateurs » font tout pour qu'on verse une larme à la mort des « personnalités ». L'indifférence ou la satisfaction sont interdites. Par contre la mort d'un ouvrier doit être considérée comme monnaie courante. Elle est aseptisée à coup de statistiques. Un pourcentage ne fait pas le poids face aux biographies attendries. On en arrive à ce que la découverte de Dalida par Lucien Morisse soit plus remarquable que 3 morts par jour sur les chantiers. Et puis un pourcentage ça évite d'avoir à trop en dire.

Eh bien, quoi qu'en dise la farandole des cons, la mort d'Hamara SUMARE, travailleur malien chez Grandin (Montreuil), est plus importante que celles dont nous parlent nos « informateurs ».

#### LE VISAGE SOURIAINT D'HAMARA

Hamara travaillait chez Grandin depuis 1961. Comme tous ses camarades il avait laissé sa famille là-bas : sa femme et 3 enfants. Travailler dans un sous-sol froid balayé par les courants d'air n'arrange personne. Il est devenu tuberculeux. Après un passage en sana et après qu'on lui ait enlevé un poumon il travaillait à la même place. Pourquoi travaillait-il toujours là ? Parce qu'il était noir. Pratiquement tout seul au sous-sol, il avait à manipuler à des cadences infernales des emballages de télévision pour alimenter les chaînes.

Quand il revenait à la surface il souriait à tout le monde. A la rentrée de septembre il a été obligé de s'arrêter au bout de 3 jours. Le médecin de l'usine dit : « Mais non, ce n'est rien ; arrête-toi 2 semaines ! ». Trois jours après son retour on a retrouvé Hamara étendu dans le magasin. Au départ on croyait qu'il dormait. Vous savez ils sont tellement fainéants !

Non. Il était mort. Mort, tu entends Grandin !

#### GRANDIN, UN PATRON ORDINAIRE

Hamara a été tué à petit feu à l'âge de 35 ans. Tout ça parce qu'un travailleur immigré ça se surexploite plus facilement qu'un Français. Grandin n'est pas exceptionnellement dur. C'est un patron ordinaire d'une moyenne entreprise qui, comme les autres patrons ordinaires, a plusieurs morts à son actif. Après avoir poussé un ouvrier à cheveux longs à se tuer, le patron d'une menuiserie déclarait : « Je ne veux plus en entendre parler ! ». Eh bien, merde ! On en reparlera d'Hamara et des autres. Pas pour le phénomène statistique. Pour eux-mêmes. Dites à l'oreille de votre voisin qu'Hamara était un homme.

Vous pouvez aussi dire que Grandin est un assassin, encore en liberté. Il avait bien essayé de

### LA MORT D'HAMARA, C'EST INSUPPORTABLE

cache son crime : le corps vite embarqué, mise à pied du travailleur africain qui avait osé sortir de l'usine pour aller déclarer la mort de son copain au commissariat, déclaration si particulière à la police que les ouvrières du magasin n'osaient plus rien dire.

#### LES FLICS ONT PEUR

Mais des ouvrières de Grandin et le Groupe Révolutionnaire de Montreuil ont crié très fort « Au crime ! ». Au début les ouvrières stupéfaites se sont surtout réfugiées à l'abri des idées racistes. A part une minorité d'ouvrières scandalisées, les autres ressortaient les belles phrases chuchotées depuis des années par les patrons : « Il n'avait qu'à ne pas venir prendre notre pain ! ». Alors on a crié très fort : « On est tous dans le même sac, face aux patrons ! ». Les idées de collecte, de débrayage ont commencé à circuler sur les chaînes.

Une collecte a été organisée par une ouvrière dans toute l'usine. Des affiches dénonçant Grandin ont fleuri sur les murs de Montreuil. Mais il n'y a pas eu de débrayage. Les ouvrières n'ont pas encore compris leur force. Par contre les flics l'ont compris. Le jour de l'enterrement, c'était la trouille généralisée. Trois grands cars de flics au cimetière de Thiais. Une bande de charognards en civil entourait la tombe d'Hamara. Des fois que... A proximité de l'usine, un grand car et une flopée de flics en civil. Des fois que les ouvrières soient descendues dans la cour et qu'elles aient discuté avec les révolutionnaires de Montreuil qui avaient eu le culot de crier au crime.

Ce n'est pas parce qu'Hamara est mort comme beaucoup d'autres que c'est normal. Ce n'est pas parce que Grandin est encore en liberté qu'il n'apprendra pas à faire des cauchemars. Ce n'est pas parce que les ouvrières n'ont pas encore osé gueuler très fort qu'elles ne feront pas savoir un jour ce qu'elles pensent à Grandin.

#### MEULAN :

le procès d'une action légitime illégale; l'attaque de la mairie

page 7

#### CITROEN :

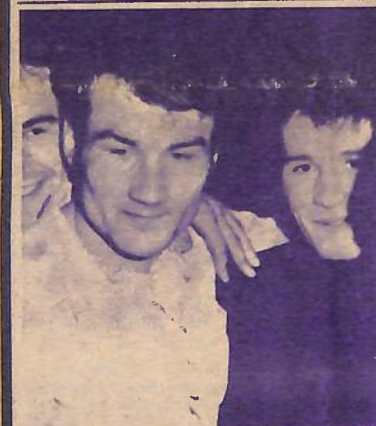
la rencontre étudiants-ouvriers sur la chaîne : un mélange détonnant

page 4

#### JAQUET (Bezons) :

les biscottes ne feront pas la loi

page 5



#### LYON :

RATON et MUNCH condamnés à 2 ans de prison : MUNCH parle

page 8

# TRAVAILLER POUR LES AUTRES, MOI, ÇA ME TUE...

...TANT QUE LES AUTRES, C'EST LE PATRON !



## LE DROIT DE VIVRE

A Hispano - Bois-Colombes, 2 maoïstes ont été licenciés. Après 10 heures de grève dans leurs ateliers respectifs, les travailleurs renoncèrent à la lutte, sous la pression principale des délégués C.G.T. qui sortirent un tract diffamatoire du genre : « Ils l'ont bien cherché » et proclamant leur amour du sacro-saint : « droit au travail ».

Voici la réponse des camarades :

NOUS EN AVONS ASSEZ de la société capitaliste et de tout ce qu'elle comporte nous en avons assez de voir les mêmes s'engraisser, de voir des Favneq, des Lamy, des Bercot ou Dassaut et Consort se pavaner, se croire maîtres du monde. Nous en avons assez de voir les ouvriers se crever à longueur d'année devant une machine pour se retrouver mort le jour de la retraite. Nous en avons assez de l'infamie routine : métro, boulot, dodo où nous n'avons pour nous qu'un seul droit : celui de continuer jusqu'à ce qu'on en puisse plus.

Nous en avons assez de sortir de l'usine pour retrouver le même abrutissement, le bourrage de crane à la télé, les flics plein les rues, les affiches dans le métro, parlantes maintenant, pour qu'on ne puisse plus les éviter, du fric pour manger, du fric pour s'habiller, du fric pour s'amuser,

(Suite page 3)

## LE SALON DE L'AUTO



#### LUNDI 10 AVRIL 1970

Ça y est, c'est décidé, je ne prendrai plus le métro. J'en ai assez d'être convoyé comme un cageot de fruits, du Rexona qui me lâche à 5 heures et du prix des billets qui va encore augmenter, ma femme m'approuve, mes enfants m'admirent, je vais passer le permis et m'acheter une auto. Nous allons faire des économies.

#### JEUDI 6 MAI 1970

Nous nous serrons affreusement la ceinture. J'économise sur tout. Je me rase un jour sur deux. Le vin des Rochers a disparu de la table familiale et je ne prends plus que des billets gagnants à la loterie. Les leçons pour le permis m'enthousiasment.

#### MARDI 3 JUIN 1970

Nous maigrissons mais le moral est bon. Bien que j'ai raté le permis, il paraît que c'est toujours comme ça la première fois. Les voisins viennent nous voir avec une admiration un peu inquiète. La concierge nous a pris en pitié, en montant le courrier elle glisse des caramels aux enfants. Bon prince, je ne dis rien, c'est toujours ça de pris pour les enjôleurs.

(Suite page 3)

## la grève des redoutables

PAGE 4



#### MOYEN-ORIENT

NASSER : un peuple défait, un leader triomphant !

page 6

AMMAN : on y était on l'a vu, on le raconte

page 6

A.F.P.





beige foncé	25.02.28	25.02.36	25.02.44	25.02.52	13.50
Tailles	42	44	46	48	Prix
42	44	46	48	25	
48	50	52	54	25	
54	56	58	60	25	
60	62	64	66	25	
66	68	70	72	25	
72	74	76	78	25	
78	80	82	84	25	
84	86	88	90	25	
90	92	94	96	25	
96	98	100		25	

**LA GRÈVE DES REDOUTABLES**

MARDI 29 SEPTEMBRE, APRES UNE SEMAINE DE GREVE, C'EST LA REPRISE DU TRAVAIL A LA REDOUTE DE ROUBAIX. LES JOURNAUX, LA RADIO, LA TELE L'ONT DIT. LE PATRON A CEDE SUR LES SALAIRES: 5% AVEC UN MINIMUM DE 0,27 F DE L'HEURE, 800 F AU MINIMUM LE 1<sup>ER</sup> MARS 1971. LA C.F.D.T., POUR SA PART, A JUGE UTILE LA POURSUITE DE LA GREVE « AYANT EPUISE TOUTE POSSIBILITE DE NEGOCIATION ».

Il est 8 h quand arrivent des corons les cars qui amènent les filles des mines. Elles descendent sous la pluie et sous l'œil du commissaire venu « discrètement » surveiller cette rentrée. Mais justement, elles ne rentrent pas, et restent là, 300, plantées devant la porte. Des employées se joignent à elles, des discussions s'engagent. Une jeune ouvrière de la JOC raconte: « J'ai vu des copines des mines qui gueulaient sur les délégués en leur reprochant de les laisser tomber, que toute cette grève n'avait donc servi à rien, qu'il fallait donc continuer à emmerder les patrons! J'ai vu des larmes dans les yeux de certaines autres quand elles pensaient qu'il fallait reprendre le travail, les yeux baissés, avec cette allure du perdant qui est toujours la nôtre et surtout que la vie d'élève allait reprendre comme avant. »

Tours de ceinture	80 cm	85 cm	90 cm	95 cm
rayé	25.16.82	25.16.90	25.17.00	25.17.10
teinte naturelle	25.04.49	25.04.57	25.04.65	25.04.73
Prix	15.00			16.50

**LINGERIE DE JOUR**  
**TOUTES COULEURS**  
**TOUTES LONGUEURS**

**LA GREVE**

Lundi 21 septembre, les syndicats C.G.T.-C.F.D.T. appellent à la grève à la suite d'une réunion paritaire syndicats/patrons pour combler le retard des salaires du textile sur ceux de la métallurgie et de la chimie.

Le mercredi, troisième jour de grève, une ouvrière raconte: « Devant les pancartes, au portail, et le piquet de grève, les cadres interviennent: « Reprenez immédiatement votre travail. Ne vous laissez pas influencer par des personnes venues de l'extérieur ». Et puis ils s'élançèrent, poings en avant, vers le portail. Hurllements. Une fille mord un cadre qui manquait de lui torde le cou. Un administrateur, Francis Pollet, ouvrit les portes de l'intérieur, laissant entrer un essaim de cadres. Puis ce fut la panique. Les cadres ressortirent, une copine reçut un coup de poing en pleine figure.

Les flics sont alertés et forment aussitôt un cordon devant l'entrée. Certaines filles, pour se défendre, sortent des fruits qu'elles avaient emportés pour leur casse-croûte, et malheureusement pour lui, la première poire fut pour le commissaire!

Le patron, pour calmer les esprits, nous invitait à rentrer, mit de la grande musique. Alors, pour se moquer de lui, on a dansé comme dans l'ancien temps. Après, on a mis de la musique yéyé, on a continué à danser. Les syndicats annoncent alors un meeting dans le centre de la ville. 700 redoutables y vont.

C'est seulement à partir de ce moment-là que les filles commencent à s'exprimer véritablement.

« On n'est pas des chiens, des esclaves. Nous, les archivistes, nous sommes toujours considérées comme moins que rien, mais nous sommes aussi nécessaires que les redactrices ».

« Ma monitrice, elle va toujours rigoler avec sa copine dans le bureau. Moi, j'ai envie de m'arrêter ».

« Quant au chef de service, n'en parlons pas, il se ballade toute la journée les mains dans les poches, car il a peur de se salir les mains au boulot, mais pas contre les filles ».



**LES « REDOUTABLES »**

Les filles des mines, résolues, furent le noyau dur de la grève. Pourtant, pour beaucoup, les syndicats, la politique, les maos ne les intéressent pas:

« Les syndicats, je préfère ne pas en parler, c'est trop fort pour moi, je dirai des bêtises ».

« Les maosistes, je ne sais pas ce que c'est, je crois que c'est des étudiants ».

La plupart ne sont pas syndiquées. Elles se sont battues de toutes leurs forces car c'était souvent leur premier combat après mai 68, brisant un peu les mesquineries, les divisions habituelles.

La grève a changé aussi des choses dans leur vie quotidienne:

« Pendant la grève, l'ambiance a changé à la maison. Je me sens mieux avec mes parents », dit l'une. L'autre avoue:

« Nous, les parents nous poussaient à reprendre, ils nous poussaient l'argent de poche, mais on a continué ».

Si elles n'ont pas compris le démarrage de la lutte, elles ont lutté courageusement:

« Quand j'ai été licenciée, je n'ai rien dit car j'étais contente de m'en aller de cet enfer; je regrette quand même car j'aurais pu mettre la pagaie ».

A part La Redoute, la vie est limitée; les loisirs se réduisent à la télé et au bal du samedi en Belgique, car c'est plus libre et moins cher:

« Le dimanche, on ne peut pas y aller, car on travaille le lundi matin et les parents ne nous laissent pas sortir ».

« Moi, je m'abrutis le dimanche pour oublier, je vais dans les boîtes, et les lundi je suis toujours aussi crevée ».

Le seul avenir est le mariage... comme partout... les gosses à élever... Avant le mariage, on ne s'aventure pas trop.

Pour les garçons, le bal, c'est aussi la bagarre, entre bandes, ou contre les flics.

**« LE MEILLEUR MOYEN DE LES EMMERDER »**

Face à cet avenir bouche, tout bêtement, c'est impossible de rester triste qu'un lendemain de grève que tout reprenne comme avant, l'expédition qui avaient refusé de bloquer la chaîne plusieurs fois. Elles refusent aussi de faire des compléments le samedi pour de grève non payés.

Même si les chefs les accusent d'être obligés à se reprendre: de l'ouvrière à un ordre: « asseyez-vous, s'il se ravise: « c'est triste, une révolte de nouveau est né dans la grève ».

« En nous il y a l'espoir, quelque chose de ce monde, les revendications sont posées... »

**Camarades, avec vous on va s'organiser.**

**UN CHOIX ENORME**

Taille	38	40	42	44	46	48
Prix	24.50					

**LES CULS A GAILLETES**

Pour celles qu'on appelle comme leurs pères: les gueules noires ou les culs à gaillette (charbon); pour celles qu'on appelle la basse classe, les 30 centimes de l'heure ne leur font pas oublier la vie de chien qu'on leur fait dans l'usine, à laquelle s'ajoutent les heures de transport dans de vieux autocars couverts de boue et inconfortables. Beaucoup ont commencé à travailler à quinze ans, quelquefois plus jeunes. Quand la mine ferme, que le père est chômeur, il n'y a pas le choix, pas le choix non plus pour trouver un travail à proximité de chez soi. Bouffées par les grosses, les petites entreprises textiles du nord ferment les unes après les autres; et quand de nouvelles usines s'implantent, c'est bien souvent pour disparaître quelques mois après et ressurgir en Belgique ou en Allemagne. Alors comme tout le monde, on va chercher du travail à Lille, Roubaix, Tourcoing, on se jure de ne jamais aller à La Redoute, bien connue pour sa répression et ses cadences. Mais quand il n'y a pas d'argent à la maison, même avec un C.A.P. ou son bac, il ne reste plus qu'une solution: la rage au cœur, on va s'embaucher à La Redoute.

**ON SE CROIRAIT A L'ECOLE**

La Redoute, ce n'est pas une usine comme les autres, on y fabrique rien. C'est uniquement de la vente par correspondance.

Sur 4 000 employés, 470 sont cadres ou agents de maîtrise. Ce sont principalement des français hommes. Les employées et les manutentionnaires sont les femmes et les immigrés.

Pour 80 déballeuses, 20 sous-monitrices, en blouse bleu ciel, 1 monitrice en blouse bleu marine, comme à l'école. Tous ces petits chefs sont là pour surveiller les cadences:

« Les filles ont 6 500 catalogues de 1,300 kg à manier par jour. »

« Au telex par exemple, où les articles sont pris dans les casiers pour être distribués dans les chaînes, la prime est soumise au nombre d'erreurs. Par moments, on a l'impression d'être des machines ».

« On se croirait à l'école; la monitrice rappelle au silence, il faut demander la permission de s'absenter, il s'agit de rompre le rythme le moins possible ».

« 400 colis dans la journée, 1 chaîne toutes les 7 minutes ».

« Aux machines IBM avec écran, on ne lève pas la tête, et le soir, le mari ronchonne: « On dirait une vraie sauvage quand tu rentres. »

« Il y a aussi le chef qui drague dans les couloirs. »

**LA REDOUTE VOUS ASSISTE LORSQUE VOUS AVEZ DES PREOCCUPATIONS**

Un immigré vient ensuite:

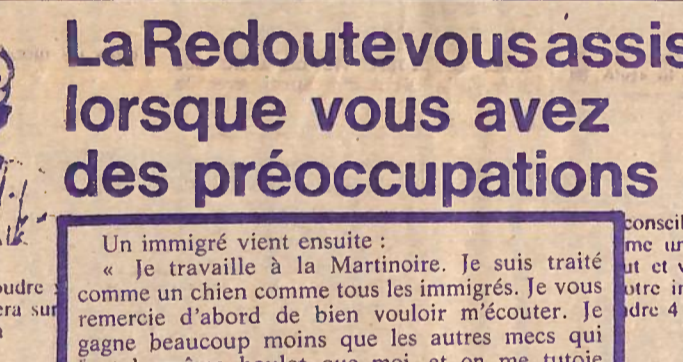
« Je travaille à la Martinoire. Je suis traité comme un chien comme tous les immigrés. Je vous remercie d'abord de bien vouloir m'écouter. Je gagne beaucoup moins que les autres mecs qui font le même boulot que moi, et on me tutoie toujours alors qu'on dit « vous » aux autres. »

**« TOI, VIENS ICI, TOI, FAIS ÇA ! »**

Quand il est descendu de scène, il dit: « C'est la première fois que l'on m'écoute, que l'on fait attention à ce que je dis. Je croyais que j'allais pleurer. »

Ce mercredi-là, ce fut vraiment une grande journée de libération, on est même allées pique-niquer sur les pelouses du parc Barbieux. On a rit, on a chanté. On a aussi décidé de ne plus se laisser faire.

Pendant que la C.G.T. déclare: « Il y a une limite à l'action engagée », la C.F.D.T. soutient le combat des ouvrières:



**LES CON-FEDERATIONS**

Pendant que les gars b... comme des fous, C.G.T. et in... dans se renvoient la balle... pos de leur gestion respect... comité d'entreprise. Depuis... ce sont les indépendants qui lottent avec le patron, orga... la police dans l'usine. Lorsque... cents camarades de l'usine... Charles se sont arrêtés spont... ment il y a quinze jours, la... est accourue en force pour... cer et faire reprendre le trav...

Pour illustrer cette nouve... tique, elle placard dans to... restaurants des affiches in... sant: « Toute propagande re... se, politique ou syndicale, p... repos des travailleurs ».

Des copains sont montés s... table et se l'ont offerte comm... sert à la plus vive satisfact... tous les ouvriers. Recherché... l'usine et convoqués devant... grands chefs affolés par l'ac... crilège (vous pensez, si to... monde fait ça et se met à t... ter...) les copains ont été... un tour d'usine pour donner... meur de la réaction indépe... maîtrise, à leurs camarades... chaîne.

Chantant « l'Internationale »... vant sur les murs, collant de... chettes, allongés par terre, ... pant le bureau au plus grand... roi des chefs. Pendant une m... ils ont proprement ridiculi... maîtrise et tout le monde en... encore dans le baigne Citroën

**Je passe à la télé, ... vidé!**

**ÇA VA PAS LA TÊTE?**

Ils ne se sentent plus, ces bourgeois: J.-P. Lecardonnel, directeur du journal « Vive la Révolution », a été inculpé jeudi d'apologie de meurtre et tutti quanti. Ce qui a mis Le Bris et Le Dantec en taule pour un an.

Après les fous de la cour de sûreté, contre lesquels même l'Aurore et l'Huma protestent, Marcellin se déchaîne (c'est lui qui porte plainte).

Défendons nos frères contre ces dingues de la répression!

**LA RENCONTRE ETUDIANTS-OUVRIERS SUR LA CHAÎNE: UN MELANGE DETONNANT**

**« VENEZ DECOUVRIR LE MONDE INDUSTRIEL »**

C'est ainsi que Citroën a ouvert ses portes aux étudiants après les avoir pourchassés pendant deux ans. Plusieurs centaines d'entre eux se sont embauchés pendant les dernières vacances comme ouvriers spécialisés au montage.

La direction poursuivait un certain nombre d'objectifs:

- renouveler la main-d'œuvre « flottante » qui manquait à l'époque;
- diviser les ouvriers et les étudiants, en donnant aux étudiants les meilleures places tout de suite alors qu'on sait qu'elles sont l'objet de la convoitise des travailleurs qui les considèrent comme une faveur (moins de fatigue, possibilité de se déplacer);
- enfin on verrait toute velléité de foutre le bordel s'éteindre en face du « monde du travail ».

Un agent de secteur déclarait: « On sait qu'il y a des maos parmi vous, mais vous verrez bien que les ouvriers ne veulent pas le bordel ».

**UNE VOITURE VA NAÎTRE ENTRE VOS MAINS JEUNES GENS**

**CITROEN**

en JUILLET ou SEPTEMBRE SUR MACHINE OU AU MONTAGE

PRESENTEZ-VOUS

22, rue BARRIS, PARIS 12<sup>e</sup>; 11, rue de la Chapelle, PARIS 18<sup>e</sup>; 1, VALU 72000, PARIS 75000.

TELEPHONEZ 1. VALU 72000, PARIS 75000.

**LES CON-FEDERATIONS**



**CITROEN, UN TOUT PETIT NANTERRE DANS TON USINE!**

Les étudiants ont, en général, rejeté le piège des « bonnes relations » avec la maîtrise qui voulait les ménager spécialement et ont cherché la discussion avec les travailleurs, brisant leur image de privilégiés. Au cours du boulot, les copains n'ont pas manqué une occasion pour se lier aux travailleurs les soutenant dans leur révolte contre la maîtrise.

Peu à peu une bonne fraction s'est regroupée et a entrepris la lutte, disposant partout les tracts révolutionnaires (la Base ouvrière), collant les affichettes dénonçant l'exploitation et donnant les consignes de résistance (coulage des cadences, lutte contre les heures supplémentaires, etc.).

Les étudiants ont apporté quelque chose dans l'usine. Ayant moins à craindre et plus l'habitude de discuter, de réagir et de s'unir, ils ont un peu changé le climat. Un petit chef devant le ravage: « Vingt types comme vous dans mon sec-



95  
25.1  
73.25.04  
16.50  
page de  
50  
25.04  
3.50  
il est  
très f  
naiso  
mes pol  
0.42  
38.22  
2.00  
0.42  
34.74  
57.00  
IL  
onnés,  
0  
8.82  
52  
1.59.01  
33.00  
4  
12.20  
28.  
ps côtés  
ment re  
0  
0.10  
52  
6.02.52  
33.00  
4  
12.3  
28.  
n plines pe  
ps tenues un  
Prix 1  
col Claudin  
poux dont  
oubliure moll  
CIA  
ANDI  
ILLI  
41  
30.34 11.30  
cosse pour l  
isé  
siste  
S  
conseils, vo  
me une am  
t et vous  
tre intérieur  
dre 4 timb



# DE LA PAROLE A LA LUTTE

« TOUT » : Une nouvelle attitude politique : reprendre la parole dans les usines ; si la démocratie s'épanouit, la lutte s'épanouira !  
On baigne dans la glu ; on est manipulé ; on est enrégimenté ; le syndicat pour le beefsteak, le Club Méditerranée pour la liberté.  
On n'a pas seulement la bourgeoisie bien en face, ses flics et ses Premiers ministres ; on est dans la bourgeoisie jusqu'au cou.  
Pour se dégager de ce pouvoir féroce et manipulateur il faut libérer la parole, la créativité, l'initiative et la lutte. Et un jour, la politique et le bonheur seront deux choses confondues.  
Dans l'usine, tout nous échappe ; nos propres luttes nous échappent, récupérées par les « pseudo-communistes » ou programmées dans une stratégie pré-établie par le groupe X ou Z. La pire chose qui est arrivée au peuple noir, dit à peu près Cleaver (un dirigeant du Parti des Panthères noires), c'est qu'il était opprimé comme ça n'est pas possible et qu'il ne savait pas pourquoi !  
Tais-toi : tu ne sais pas, Séguy lui, il sait. Séguy ne sait pas bien mais Krivine sait mieux, répond la Ligue communiste.  
**Ca suffit d'être étranger à nos luttes !** Et les ouvriers, là-dedans ?  
Eh ! Les ouvriers dernièrement, à la Fiat de Turin, étaient douze mille à manifester aux cris de : « Agnelli, l'Indochine est dans ton usine ».

## « LE MEILLEUR MOYEN DE LES EMERDER ! »

Face à cet avenir bouché, reprendre le travail tout bêtement, c'est impossible. « Rien de plus triste qu'un lendemain de grève ». Il ne faut pas que tout reprenne comme avant. Les 300 filles de l'expédition qui avaient refusé de rentrer décident que « le meilleur moyen de les emerder » c'est de bloquer la chaîne plusieurs fois dans la journée. Elles refusent aussi de faire des heures supplémentaires le samedi pour rattraper les heures de grève non payées.  
Même si les chefs les accueillent mal, elles les obligent à se reprendre : devant le refus d'une ouvrière à un ordre : « asseyez-vous ! », la chef se ravise : « asseyez-vous, s'il vous plaît ».  
Même si c'est triste, une reprise, quelque chose de nouveau est né dans la grève :  
« En nous il y a l'espoir, l'espoir de changer quelque chose de ce monde dégueulasse ; les revendications sont posées... NOUS AGIRONS ! »

**Camarades, avec vous on va s'organiser.**

## LES « REDOUTABLES »

Les filles des mines, résolues, furent le noyau dur de la grève. Pourtant, pour beaucoup, les syndicats, la politique, les maos ne les intéressent pas :  
« Les syndicats, je préfère ne pas en parler, c'est trop fort pour moi, je dirai des bêtises ».  
« Les maoïstes, je ne sais pas ce que c'est, je crois que c'est des étudiants ».  
La plupart ne sont pas syndiqués. Elles se sont battues de toutes leurs forces car c'était souvent leur premier combat après mai 68, brisant un peu les mesquineries, les divisions habituelles.  
La grève a changé aussi des choses dans leur vie quotidienne :  
« Pendant la grève, l'ambiance a changé à la maison. Je me sens mieux avec mes parents », dit l'une. L'autre avoue :  
« Nous, les parents nous poussaient à reprendre, ils nous coupaient l'argent de poche, mais on a continué ».  
Si elles n'ont pas compris le démarrage de la lutte, elles ont lutté courageusement :  
« Quand j'ai été licenciée, je n'ai rien dit car j'étais contente de m'en aller de cet enfer ; je regrette quand même car j'aurais pu mettre la pagaie ».  
A part La Redoute, la vie est limitée ; les loisirs se réduisent à la télé et au bal du samedi en Belgique, car c'est plus libre et moins cher :  
« Le dimanche, on ne peut pas y aller, car on travaille le lundi matin et les parents ne nous laissent pas sortir ».  
« Moi, je m'abrutis le dimanche pour oublier, je vais dans les boîtes, et les lundi je suis toujours aussi crevée ».  
Le seul avenir est le mariage... comme partout... les gosses à élever... Avant le mariage, on ne s'aventure pas trop.  
Pour les garçons, le bal, c'est aussi la bagarre, entre bandes, ou contre les flics.

## Choses dont vous rêvez... offrez-les vous !

PTIX 46.50  
G Légèreté et souplesse du voile.  
EXTRAIT DU TRACT C.F.D.T. :  
« — en s'unissant dans les ateliers et services pour que les cadences inhumaines baissent.  
— en faisant front collectivement à l'autorité abusive de certains chefs.  
H — en dénonçant toute forme de racisme et d'exploitation de salariés considérés trop souvent comme des machines à produire. »

## Je passe à la télé, le lendemain...



**...vidé !**

Invité par Mendès-France, pour m'exprimer sur le thème : « les jeunes et la politique ». Le lendemain, quinzième jour d'essai à l'ALSTHOM-Colombes. Nous avions fait grève pour soutenir un camarade licencié trois jours auparavant, et pour l'augmentation des salaires non hiérarchisée : 50 centimes pour les OS, 30 centimes pour les O.P.  
Le lendemain, le chef du personnel m'appelle et me dit : « Votre compte est prêt ». Je lui demande pourquoi. Il ne peut me répondre. Mais le jour de la grève, le chef du personnel vint faire la morale à un ouvrier pour qu'il reprenne le travail : « Vous savez, dans l'usine, il y a 2 meneurs ; ce ne sont pas des communistes, ce sont des maoïstes ».

teur et je démissionne. » Reprenant tous à leur compte les coupages et les sabotages, ouvriers et étudiants ont cassé la production. Les voitures repassant une seconde fois sur la chaîne pour refaire ce qui n'allait pas, les gars installés dans les fauteuils se reposaient et rigolaient. Bilan d'une bonne journée : cinq voitures de sorties définitivement sur cent quarante !

## LES CON-FEDERATIONS

Pendant que les gars bossent comme des fous, C.G.T. et indépendants se renvoient la balle à propos de leur gestion respective du comité d'entreprise. Depuis juillet, ce sont les indépendants qui parlent avec le patron, organisant la police dans l'usine. Lorsque deux cents camarades de l'usine Saint-Charles se sont arrêtés spontanément il y a quinze jours, la C.F.T. est accourue en force pour menacer et faire reprendre le travail.  
Pour illustrer cette nouvelle politique, elle placarde dans tous les restaurants des affiches interdisant : « Toute propagande religieuse, politique ou syndicale, pour le repos des travailleurs ».

Dans la Manche  
**UNE RELIGIEUSE AURAIT DÉTOURNÉ PLUS DE 200 000 F**

Si on parle tant de la Fiat, c'est parce que c'est une des usines d'Europe où la contestation est la plus radicale et la plus avancée. On voudrait donc assimiler cet exemple pour notre propre lutte. Ceci dit il faut aussi connaître les différences qui ont permis un développement plus rapide de l'autonomie prolétarienne en Italie.  
émigrés de l'intérieur (du sud de l'Italie) — ils sont Italiens, le danger de l'expulsion n'existe pas.  
2. La profonde tradition antifasciste a créé un langage commun ouvrier-étudiant, l'ouvrierisme n'a pas la force que lui donne le P. « C. » F. en France.  
3. Le P. « C. » I., le syndicalisme sont moins forts dans les usines italiennes qu'en France.

Ca n'est pas arrivé tout seul. Le développement de mouvements autonomes de la classe ouvrière a été la seule façon d'écraser les pseudo-communistes du P.C.I. — et ces mouvements autonomes ne sont pas tombés du ciel : ils ont été possibles parce que tout a été fait pour que la classe ouvrière reprenne la parole ; toute la parole. Depuis deux ans, des assemblées générales se tiennent tous les jours devant les usines ; dans ces réunions, il est fréquent de voir tous les ouvriers présents s'exprimer. Enfin, « Lotta continua » a alimenté le débat et la lutte d'au moins un tract par jour.  
Ainsi, aujourd'hui, à l'intérieur de l'usine Fiat, les graffitis sont presque aussi nombreux qu'à la faculté de Nanterre (pour ceux qui ne connaissent pas : il n'y a plus de place sur les murs de Nanterre). C'est pourquoi en ce moment quand il y a une lutte, la revendication est perçue comme un simple prétexte, l'objet réel de toute lutte, c'est la destruction de l'organisation capitaliste du travail qui coupe les hommes-têtes des hommes-bras en deux mondes inconciliables.  
On a connu ça en Mai. On se rappelle le 22 mars 68. C'était le lien de la parole libérée. La parole et la lutte se nourrissent l'une l'autre. Sans la parole, la lutte ne pouvait libérer l'initiative de tous.  
Si on ne mène pas la bataille de la reconquête de la parole, de la démocratie prolétarienne, il ne se passera rien de décisif dans les usines.

Comment développer la démocratie de masse, qui permettra de faire surgir les avant-garde de masse existant potentiellement.  
Depuis la rentrée nous essayons, à Billancourt, d'assurer une présence constante, des discussions à la porte, autour d'affiches, de prises de paroles, de la diffusion du journal. Nous essayons de briser le style « parade » des gauchistes et au contraire de nous fonder (consciemment) à la masse des ouvriers ; de faire des réunions courtes à la sortie avec des camarades de l'intérieur ; d'essayer de répercuter sur l'ensemble les luttes partielles qui se mènent dans tel ou tel atelier ; d'aller dans les foyers de travailleurs émigrés pour lier la lutte pour la dignité dans la vie à la même lutte dans l'usine etc.  
Une campagne de soutien à la révolution palestinienne a permis d'effectuer une percée relative car les travailleurs étaient mobilisés ; là par exemple la diffusion massive d'affichettes a permis que chacun fasse quelque chose, discute avec les copains, quitte sa passivité.  
Le problème est toujours de transformer la sympathie en initiative de chacun, en participation de tous, bref de transformer les meetings en assemblées générales.  
La base du travail révolutionnaire pour l'éveil du peuple, c'est la démocratie, toute la démocratie, tous les moyens de la démocratie, tous les lieux de la démocratie.  
Les usines sont pleines d'ouvriers qui contestent la hiérarchie et le travail. Il faut aider à ce qu'ils s'emparent de tous les moyens de la parole (affichettes, affiches murales, panneaux, musique, théâtre, meetings, assemblées générales), et de tous les lieux de la parole, dans l'usine, devant les portes, dans le métro, dans les foyers, les cités, les H.L.M., les marchés.  
La lutte continue, ininterrompue est l'élément dirigeant du travail. Démocratie et lutte ininterrompue doivent être indissolublement liées.

Il nous faut une tactique de développement de la démocratie prolétarienne. Pour cela deux méthodes :  
1. — aider au décloisonnement ;  
2. — développer la contestation au sein de la revendication.  
1. Décloisonner c'est lier l'atelier à l'atelier, l'atelier à l'usine, l'usine au foyer, au transport, à la critique de la publicité et de l'intox, l'usine à la vie d'ensemble, la vie d'ensemble aux mouvements de révolte et de transformation aux révolutions dans le monde entier.  
2. Développer la contestation au sein des luttes revendicatives c'est avancer constamment des mots d'ordre tactiques d'élargissement des luttes ce qui permet d'unir la gauche des ouvriers, radicalement contestataire, à l'ensemble par exemple en luttant pour des augmentations de salaires non hiérarchiques.  
Les mouvements de lutte de la classe ouvrière les plus avancés d'Europe, comme Force des Mineurs (Belgique) et Lotta continua (Italie) ont tous des programmes revendicatifs, certains camarades parlent abstraitement de la révolte, ils l'oublient.

Qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des masses ?  
A notre époque la poursuite de la domination du capitalisme ou des pseudo-communistes se résume au fond à une seule question : « Travaillez, nous faisons le reste ». Ceci se reflète chez les gauchistes : « Adhérez, nous avons le reste ». Or qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des gens, voilà la grande ligne de démarcation. Elle passe dans tous les groupes, dans la tête de chacun de nous.  
Ce qui, aujourd'hui est juste, indispensable (sans cela il n'y aura rien de solide), c'est tout ce qui libère la créativité populaire au cours des luttes. C'est cela qui redonne le goût pour se battre et enracine l'espoir révolutionnaire. Et si la bourgeoisie tente de nous empêcher de parler, c'est qu'elle a moins peur de ce qu'on dit, qui est souvent si abstrait, que de la contagion de la parole, qui elle est décisive.  
**Organisons-nous pour reprendre la parole partout ! Surtout !**  
Les armes de la critique massivement diffusées préparent la critique de masse les armes à la main.  
Roland CASTRO.

**UNE VOITURE VA NAITRE ENTRE VOS MAINS JEUNES GENS**  
CITROEN  
en JUILLET ou SEPTEMBRE  
SUR MACHINE OU AU MONTAGE

# CITROEN

## ETUDIANTS-OUVRIERS UN MELANGE

PREMIER CONTACT AVEC LA CHAINE

**CITROEN, UN TOUT PETIT NANTERRE DANS TON USINE !**

banque de chance pour l'agent directeur : un des premiers ouvrier rencontré sur la chaîne : un Français : « On a rien à fouler du boulot, la qualité on s'en batte, il faut qu'il y ait des chocs, emerder le patron. » C'est ce tout le monde pense du boulot complètement parcellisé dont la licence fait voler la sueur sur visages et oblige à courir sans

Les étudiants ont, en général, rejeté le piège des « bonnes relations » avec la maîtrise qui voulait les ménager spécialement et ont cherché la discussion avec les travailleurs, brisant leur image de privilégiés. Au cours du boulot, les copains n'ont pas manqué une occasion pour se lier aux travailleurs



# PRISON DE FEMMES

Ce ne sont pas des prisons comme les autres.

Ce ne sont pas des détenus comme les autres.

Les autres, c'est-à-dire les détenus hommes, les prisons d'hommes, Fresnes, la Santé, Melun, Clairvaux.

Elles sont deux fois plus prisonnières. Prisonnières dans leurs cellules et prisonnières du carcan que la société leur a mis sur les épaules : leur condition de femmes.

Et derrière leurs barreaux, elles rebâtissent un monde d'interdits, d'envies et de rivalité, d'amour, de lutte aussi.

Elles s'aiment, elles se disputent, se battent à coups de fourchettes, se dénoncent et recommandent. Bref, elles sont mesquines, jalouses et méchantes, tout ça est bien connu.

Avant d'aller y faire un tour de cour, on sait qu'une prison de femmes, c'est spécial, que des femmes enfermées ce n'est pas très joli. On sait aussi, bien sûr, qu'un pensionnat de filles, un couvent, ou tout simplement un bureau ou un atelier de femmes c'est le même genre et qu'il faut avoir les nerfs solides pour y résister. L'image que je me faisais de la Roquette était aussi sordide.

Mais qu'est-ce qui fait de cette atmosphère de femmes entre elles, enfermées de surcroît, quelque chose d'aussi irrespirable ? Sont-elles condamnées à vivre dans un monde à part ? Quel est le rapport entre ce monde et la société dont elles sortent et où elles rentrent périodiquement ? Je suis arrivée avec tout ça dans la tête.

Ce n'est peut-être pas ce que je croyais ? A part l'aspect extérieur, à première vue, ça a changé. Tout le personnel répète qu'il y a cinq ans, les sœurs s'occupaient seules des détenues, c'était épouvantable. On m'a dit : « Maintenant c'est plus propre. » Ne pas s'y tromper, les murs sont toujours aussi couverts et sales, non, si c'est plus « propre », c'est que quand on les surprend « ensemble », on les sépare. Avant, il y en avait sous les escaliers, sur les escaliers, et dans les coins de la cour. C'était « dégueulasse ». Personnellement, qu'elles soient lesbiennes, je m'en fous, je comprends plutôt. Ce que je cherchais à m'expliquer, c'était les disputes, les rivalités et autres mesquineries. La surveillante avait bien l'air d'aimer me fouiller et on s'était fait du pied à la séance de cinéma mais c'était tout de même pas ce que je croyais.

## OUI MAIS...

Maintenant je crois que, solidaires et amicales au premier contact, elles l'ont toujours été ; que fondamentalement rien n'a changé ; que s'il y a eu une évolution, elle concerne les formes de répression, pas les réactions des femmes.

## ...QUELLES SALOPES ENTRE ELLES !

Maîtresse d'école, la directrice, règne sur les disputes de 200 femmes et reçoit chaque jour une pile impressionnante de lettres de dénonciations. La distribution du travail, des repas et cantines, tout donne lieu à des crises de nerfs, de larmes, de jalousie. Deux amies séparées sont capables, pour être rapprochées à l'infirmerie, d'avaler des épingles à nourrice ouvertes ou de s'enfoncer des aiguilles sous la peau, mais aussi bien d'organiser des pièges contre d'autres. Bref, elles subissent une répression continue mais restent rivales.

## LA REPRESSION ? ELLE EST BIEN ORGANISÉE !

L'humiliation et la dépossession commencent à l'arrivée par le passage au greffe et à la fouille. Les brimades ne cessent jamais. Je m'attendais à une répression dure mais physique. Elle est morale et subtile et d'autant plus dure à supporter qu'au début tout le monde est poli et souriant. On ne peut se révolter contre personne. La détresse de chacune est d'autant plus grande que tout le système vise à briser l'initiative et à isoler l'individu. Quelques exemples : le règlement interdit aux détenues de se parler dans les rangs ou au réfectoire, de se passer quoi que ce soit, en atelier, en cellule ou pendant les promenades, pas même une cigarette. DIX JOURS d'isolement complet et de privation de cigarettes pour en avoir passé une au cours de la promenade. QUINZE JOURS de retard pour avoir donné des bonbons à une vieille qui n'avait pas de quoi caquiner.

Repression constante de toute vie collective. Autre aspect de la répression quelque peu sadique, le fait d'attacher les drogues ou de séparer les amies. Toutes mesures soi-disant justifiées par les fameuses disputes ou

déclarations qu'on veut présenter comme des causes du règlement.

## LA REPRESSION, ELLES EN ONT L'HABITUDE

Le règlement est souvent le même pour les hommes. Ce qui fait une partie de la spécificité des prisons de femmes, indépendamment de leur fameux caractère de vice, c'est que, moins encore que les prisons d'hommes, les prisons de femmes ne sont radicalement différentes de la société extérieure. La passivité et l'absence d'initiative sont le lot de la plupart des femmes. La population pénale féminine diffère de la population masculine. On y trouve beaucoup plus de « petits coups » dans lesquels les femmes sont entraînées directement par le mari ou par un isolement qu'elles ne peuvent assumer. Des mères de famille qui piquent du lait ou des vêtements pour leurs gosses, des femmes accusées de recels plus ou moins volontaires. Le milieu traditionnel apparaît de moins en moins et l'hostilité aux « politiques » disparaît. Quand la prison de femmes n'est pas un refuge contre le froid ou le mari pour quelques mois d'hiver, ce n'est que la caricature de la vie de la plupart à l'extérieur.

Mais la situation est ressentie comme radicalement différente. C'est qu'une femme qui travaille à l'usine ou au foyer n'a que peu le temps de réfléchir à elle-même. En prison, pour que n'émergent pas brutalement tous les problèmes, on se constitue tout un système d'autodéfense. Système différent selon l'individu : il peut aller de la volonté de s'endormir, de se laisser manoeuvrer toute la journée, à la révolte gueularde qui vous conduit, tout droit et par les cheveux, au mitard. De la fayotte à la révolte. Entre les détenues, les relations d'affectivité sont complètement détraquées par la situation. On constate tout de suite que certaines jouent le rôle que les mecs jouent habituellement, rôle de responsable, de pôle d'attraction et de direction. Tacitement reconnue par la plupart, l'aristocrate des prisons se fait faire son lit et donne des conseils. Comme toutes les autres, elle vit des récits mythomaniaques sur sa vie à l'extérieur, son mec, sa bagnole, son fric. Elles cherchent mutuellement à s'impressionner. Chaque femme a besoin d'approbation, elle la cherche, soit en impressionnant les autres, soit en établissant des relations privilégiées avec une autre, soit en se faisant remarquer par les deux communautés par un comportement apparemment hystérique, crises de nerfs, tentatives de suicide ou, au contraire, docilité exemplaire. Peu importe, la seule chose qui compte, c'est d'être autre chose qu'un numéro, de sentir l'attention sur soi. L'entente peut exister contre le camp des surveillantes, mais dès que la vie extérieure les sépare, par l'intermédiaire des journaux ou des récits, les disputes éclatent.

Les valeurs extérieures de beauté réapparaissent sans cesse. Les femmes sont capables de s'épiler entièrement les jambes à l'aide d'une simple épingle à cheveux (la créativité étant une forme particulière d'autodéfense) mais si elles cherchent à être plus belles, mieux coiffées, plus minces que les autres, ce n'est pas seulement en vue de la sortie mais par rivalité.

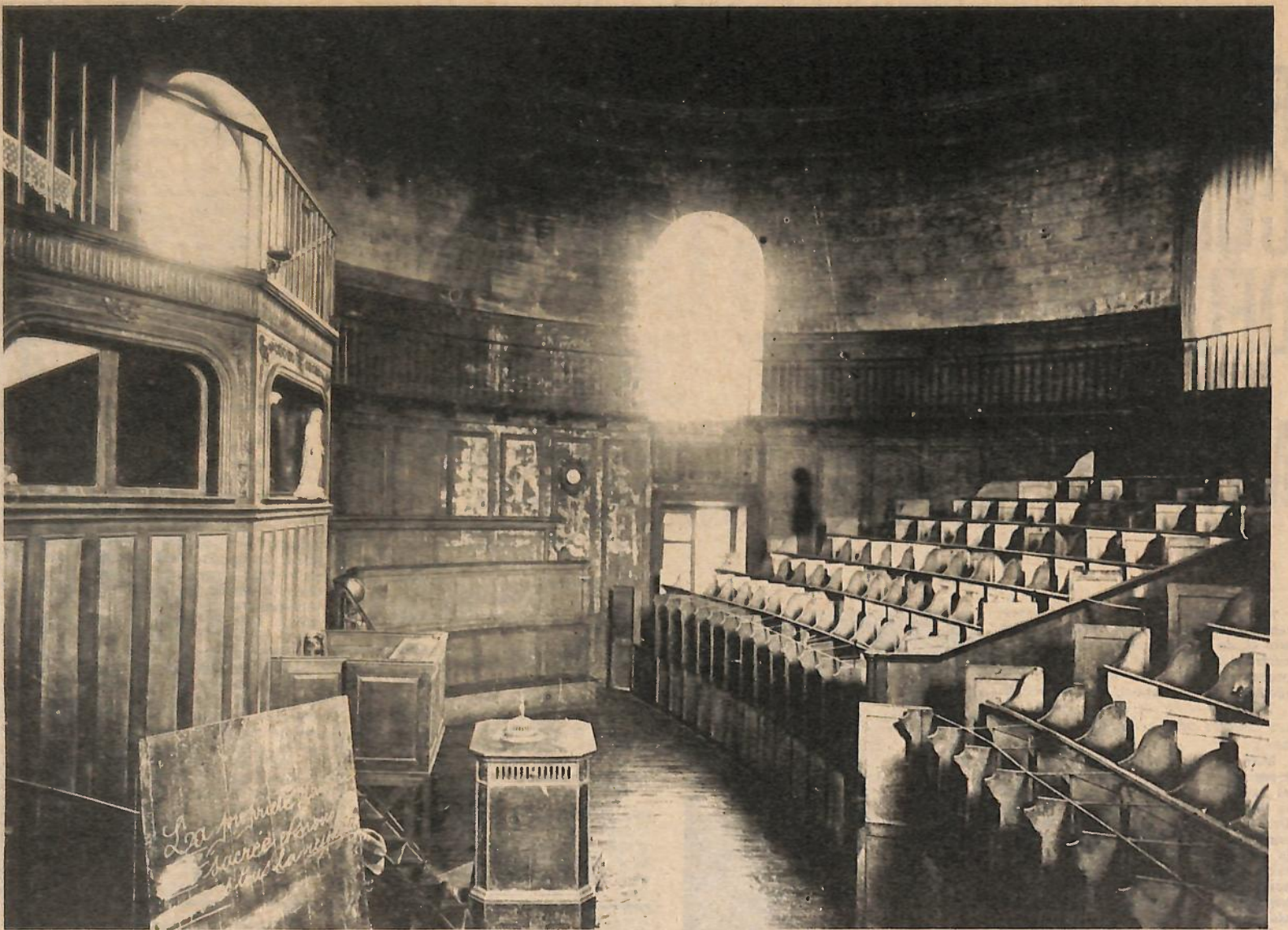
## C'EST UN PEU NORMAL, NON, DE REAGIR COMME ÇA ?

Dans cette atmosphère, les véritables relations de confiance sont extrêmement rares à s'établir. Comment ne pas se disputer à propos du travail quand il n'est pratiquement pas payé, quand il n'y en a jamais assez et qu'il est la seule source de revenus de la plupart.

Comment ne pas se disputer quand toute l'idéologie ambiante, celle principalement des bonnes sœurs, réprime à la fois toute vie collective et le moindre plaisir, et finement le moindre plaisir. Si on pouvait empêcher la masturbation, on le ferait tout de suite. La féminité est, à la fois, imposée (pantalons, coupes de cheveux, corsages boutonnés du côté droit comme les hommes ; interdits) et réprimée (jupes courtes interdites, robes pénales sèches et trop longues). Tous les aspects de pure brimade du règlement, et la liste en serait longue, n'atteignent cependant que rarement leur but et n'empêchent pas grand-chose.

Si les révoltes collectives comme celles de la Santé et d'ailleurs sont si rares chez les femmes, c'est que passive et isolée à l'extérieur, la femme le reste à l'intérieur. Mais les révoltes individuelles sont fréquentes et fortes et il appartient à chacune de faire plus consciemment ce qu'elle a spontanément senti le besoin de faire — transformer la vie autour d'elle, faire de la somme des révoltes individuelles une révolte collective, et parfois même, pour celles qui ne sont pas totalement isolées, d'organiser des repas ou des fêtes. Pour ouvrir une brèche dans le système, il suffit parfois de reprendre ou d'acquiescer le goût de l'initiative.

## AVIS AUX AMATEURS



Salle de classe - Prison de la Roquette - Ça n'a pas tellement changé

(photo Viollet).

# MEULAN: de l'embauche à la Cour de Sureté le trafic continue..

M. Aguiton, du Parquet du Procureur Général auprès de la Sureté de l'Etat est chargé de soutenir l'accusation contre notre frère Marc HATZFELD lors du procès qui doit avoir lieu prochainement. Marc Hatzfeld est à la Santé depuis plusieurs mois pour l'affaire du Bureau de la Main-d'Œuvre de la Mairie de Meulan.

De quoi s'agissait-il ? Le réquisitoire définitif dont « TOUT » s'est procuré le texte intégral permet de comprendre ce qui sera en jeu dans ce procès. Ce texte rappelle que le 6 mars 1970, une trentaine de militants investissent la mairie de Meulan et plus particulièrement le Bureau de « l'Agence Nationale de l'Emploi » :

Le tract distribué par les manifestants sur la voie publique est intitulé « A bas l'embauche - trafic » et signé « Groupe ouvrier - étudiant d'action populaire ». Il contient une violente critique contre le bureau d'embauche de Meulan accusé de « complicité » avec un « gang d'embauche des travailleurs immigrés », « l'administration » et la Régie Renault. Il fait allusion aussi aux « conditions de vie réservées aux travailleurs immigrés » et contient notamment les phrases suivantes :

« Aujourd'hui, la bourgeoisie a peur. Elle a peur des luttes menées en commun par les ouvriers et les étudiants, ainsi qu'on a pu le voir ces derniers jours, à Nanterre, quand elle a envoyé des fics. Elle a peur de l'unité de lutte des travailleurs français et immigrés qui est la principale garantie dans les luttes à l'usine et dans les quartiers. »

Manifestement, les organisateurs et participants à l'agression s'étaient préparés à lutter contre les résistances qu'ils pouvaient rencontrer à l'occasion de leur intrusion dans les locaux publics.

En effet, les manifestants qui avaient investi le local de la Main-d'Œuvre étaient aussi entrés dans la mairie pour faire connaître à la population le sens de l'action entreprise. Peu après, des gendarmes et des employés municipaux tentèrent d'intercepter les militants. Mais dit le réquisitoire :

« A chaque fois ils furent libérés par leurs camarades qui opposèrent une résistance opiniâtre aux forces de l'ordre. Malgré l'arrivée des gendarmes en renfort et du personnel du Commissariat de Police de Meulan aucune arrestation ne put être opérée sur le champ. »

Cependant Marc Hatzfeld avait été reconnu à la suite de l'intervention de Meulan. Il devait être arrêté avec un tract dans sa voiture de « VIVE LA REVOLUTION » qui appelait les ouvriers de Flins à participer aux manifestations des journées du 27 et 28 mai. Le réquisitoire mentionne alors l'explication donnée par notre camarade lors de son interrogatoire à propos de l'affaire de Meulan.

Il a expliqué que quelques semaines avant les faits, ses camarades et lui avaient « collectivement », personne d'entre eux ne jouant le rôle de chef, décidé d'entreprendre une « action de propagande » contre la mairie de Meulan pour protester contre le « trafic de main-d'œuvre émigrée » auquel seraient associées, selon lui, des personnes travaillant au bureau de la main-d'œuvre. Ce trafic consistait à utiliser des « rabatteurs » pour faire venir la main-d'œuvre du Maroc ou du Nord de la France, en exigeant des travailleurs émigrés ainsi recrutés des sommes variant entre 500 et 2'000 francs suivant les capacités physiques des intéressés et les documents dont ils disposaient, pour leur fournir les pièces qui leur manquaient et les faire embaucher aux usines Renault.

Ces faits étaient tellement de notoriété publique que le Juge d'instruction lui-même devait en reconnaître la crédibilité puisque le réquisitoire poursuit plus loin...

Le Magistrat Instructeur a fait vérifier s'il était exact qu'un « trafic d'embauche » était pratiqué dans la région de Meulan - Flins. Des renseignements fournis par les services de police, il résulte qu'effectivement un certain Dupont Marcel a été soupçonné de se faire remettre des sommes d'argent par des travailleurs étrangers pour faciliter ou faire faciliter leur embauche par les entreprises de la région, notamment la Régie Renault, et sous le prétexte d'obtenir la remise de documents administratifs par le bureau de la main-d'œuvre de Meulan. Une information ouverte au Tribunal de Versailles sur ce point a été close le 4 juin dernier par une ordonnance de non-lieu. En effet, s'il a été établi que le nommé Dupont faisait signer par des travailleurs étrangers des contrats pour les conseiller dans leurs démarches et recevait à ce titre des rétributions importantes, les éléments constitutifs du délit d'escroquerie, ou de toute infraction, n'ont cependant pas été relevés en l'espèce. L'existence d'une fraude fiscale a seulement été démontrée.

## CONTRE QUI, LE REQUISITOIRE ?

Contre Marc ? Si on lit bien ce qui précède, certainement pas.

Le texte d'Aguiton le montre : on ne peut retenir, quand on est la justice des Cours, que la « fraude fiscale » contre des trafiquants de main-d'œuvre. En d'autres termes, trafiquez, mais n'oubliez pas de donner sa part à l'Etat.

Si les travailleurs immigrés avaient attendu les réquisitoires des procureurs, le trafic aurait continué de plus belle.

Ce que montre le réquisitoire, c'est que le peuple doit s'habituer à se rendre justice lui-même.

Quatre mois de prison préventive pour Marc, et Dupont (ancien commissaire de Police à Alger, en particulier du temps de l'O.A.S.) court toujours.

A la suite d'actions comme Meulan (rappelez-vous les journaux de l'époque) la loi « anti-casseurs » fut mise en place. La Cour de Sureté de l'Etat est aussi une juridiction « d'exception ». Exception de quoi ? Vos exceptions ne font que confirmer votre règle. Par exemple laissez dormir les négriers sur leur matelas de billets et mettre en taule ceux qui se sont attaqués au trafic.

Devant une engeulade, un chien saute en général à la gorge de celui qui gueule le plus fort. Qui a raison, il s'en fout. La justice bourgeoise ne s'attaque pas au scandale feutré du trafic de main-d'œuvre : elle hurle au scandale contre ceux qui ont barbouillé une mairie pour le dénoncer.

L'action de Meulan était en France l'un des premiers exemples où des militants ont fait le procès que réclamaient les travailleurs.

Début de justice populaire, elle est légitime, dans les formes qu'elle a prises, puisqu'elle a réussi à dénoncer et faire cesser pendant un certain temps le trafic. Elle disait tout haut ce que pensaient des milliers de travailleurs. Nous la rendrons publique par tous les moyens.

Cet article ne fait que commencer cette campagne, que nous voulons continuer partout. Nous dirons tout sur Flins, sur le trafic de l'embauche, sur ce procès.

Alors, Monsieur Aguiton, contre qui ce réquisitoire ?

## LE COMBAT POUR LA LIBERATION DE GEISMAR EST LE COMBAT POUR LA LIBERTE DE TOUS

Pétitions, meetings en banlieue, en province, à Paris... tout doit être mis en œuvre, pour développer la solidarité avec notre camarade qui appelait à témoigner dans la rue les 27 et 28 mai. Le combat continue.

## PETITION

« Pour avoir diffusé un tract, deux militants viennent d'être condamnés par la Cour de Sureté à un an de prison ferme et privés de leurs droits civiques, civils et familiaux.

Ce jugement crée un précédent : il aggrave d'une manière décisive les atteintes aux libertés fondamentales.

Nous ne laisserons pas s'installer en France ce climat de répression, d'intimidation et de menaces, dans lequel s'inscrit notamment le procès d'Alain Geismar, qui s'ouvre le 20 octobre.

Il faut que dans les jours qui viennent s'amplifie dans les quartiers, les entreprises et les organisations de masse, un puissant mouvement populaire.

Quelle que soit notre opinion sur leur action, nous exigerons la libération d'Alain Geismar comme celle de tous les prisonniers politiques.

Le combat pour la libération de Geismar est le combat pour la liberté de tous. »

Signez, faites signer cette pétition et adressez-la à : SECOURS ROUGE - Robert DAVEZIES, rue Raffelli, Paris-16<sup>e</sup>.



# Appel de J.-P. SARTRE aux intellectuels italiens

Vous connaissez « Lotta continua » : ce groupe révolutionnaire italien qui est le seul en Europe à avoir construit un véritable mouvement de masse ouvrier, à la Fiat notamment (cf « Tout n° 1 » : leur journal est menacé d'interdiction).

« Lotta Continua » va être interdit : c'est une fois de plus la liberté de la presse révolutionnaire qui est en jeu. J'adresse un appel aux écrivains italiens pour qu'ils prennent individuellement ou collectivement la direction de ce journal.

Jean-Paul Sartre.



# RATON ET MUNCH CONDAMNÉS A DEUX ANS DE TOLE MUNCH PARLE.

M.M. — Bon, je suis parti de l'Assistance publique depuis l'âge de cinq ans et de là j'ai travaillé dans cinq centres. De cinq à dix-huit ans je suis passé naturellement de centres de rééducation en centres de correction.

TOUT. — Est-ce qu'à la sortie de ces centres on t'avait donné un métier ?

M.M. — Oui j'ai fait trois ans d'apprentissage comme conducteur agricole et naturellement j'ai été travaillé dans le Rhône, un petit village qui s'appelle Dracey. Et de là — je suis resté une année — je suis allé chez moi. Moi je suis resté huit jours. Mes parents m'ont foutu à la porte, et après je suis resté encore huit jours chez un copain dans le village où je suis né qui se trouve dans l'Est naturellement.

A Lyon ça fait cinq ans que j'y suis, depuis l'âge de dix-huit ans, depuis que je suis sorti des centres.

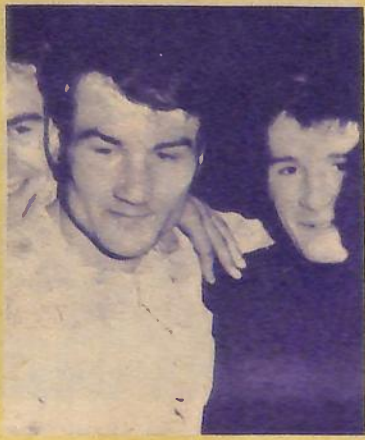
TOUT. — Tu avais été arrêté entre les centres et Mai 68 ?

M.M. — Oui, j'ai eu à faire à la police. Je suis tombé avec deux ou trois camarades en prison. J'ai bénéficié d'un sursis de quatre mois qui a été annulé par la suite. Et j'ai eu une autre histoire encore, vandalisme sur la voie publique, à Paris. Là j'ai eu trois mois ferme, mais j'ai encore bénéficié d'un sursis. De là j'ai été directement transféré à Lyon pour cette histoire que vous connaissez et j'ai fait deux ans de prison. Je tirais sur mes vingt et un ans.

TOUT. — En Mai 68 qu'est-ce que tu as pensé des événements, de toutes ces révoltes qu'il y avait ?

M.M. — J'en avais pas mal entendu parler à la télévision.

TOUT. — Mais qu'est-ce que tu pensais à ce moment-là ? Est-ce que tu t'es senti concerné ?



TOUT. — Tu avais été arrêté entre les centres et Mai 68 ?

M.M. — Oui, j'ai eu à faire à la police. Je suis tombé avec deux ou trois camarades en prison. J'ai bénéficié d'un sursis de quatre mois qui a été annulé par la suite. Et j'ai eu une autre histoire encore, vandalisme sur la voie publique, à Paris. Là j'ai eu trois mois ferme, mais j'ai encore bénéficié d'un sursis. De là j'ai été directement transféré à Lyon pour cette histoire que vous connaissez et j'ai fait deux ans de prison. Je tirais sur mes vingt et un ans.

TOUT. — En Mai 68 qu'est-ce que tu as pensé des événements, de toutes ces révoltes qu'il y avait ?

M.M. — J'en avais pas mal entendu parler à la télévision.

TOUT. — Mais qu'est-ce que tu pensais à ce moment-là ? Est-ce que tu t'es senti concerné ?

## « J'AI REGAGNÉ FRESNES »

M.M. — Moi, oui, oui d'un côté je me suis senti concerné. Vu ce que je gagnais auparavant chez mes patrons, alors là je me suis dit qu'il n'y a pas de raison que je n'aie pas aux manifs. Et naturellement du fil en aiguille je me suis trouvé aux manifs au milieu d'un foule de gens, autour d'un camion volé dans un chantier.

TOUT. — Michel Raton, tu le connaissais avant ?

M.M. — Je l'avais aperçu avant. Il est d'une famille nombreuse pour commencer, une famille très nombreuse, je ne sais, je crois qu'il y a neuf enfants dans la maison. C'est un travailleur, un ouvrier, et après les faits Lettres. Je lui ai parlé un petit peu du camion je l'ai aperçu à la Fac des et de là j'ai regagné Paris, le 26 mai 1968.

TOUT. — Tu étais là au moment de l'histoire du camion ?

M.M. — Non, pas au moment où ça s'est passé.

TOUT. — Et après les événements ?

M.M. — Je suis parti le 26 mai 1968 à Paris. J'ai regagné Fresnes. En septembre, je suis resté huit jours et j'ai été transféré à Fleury-Mérogis.

TOUT. — Et tu as été arrêté pourquoi ?

M.M. — Vandalisme sur la voie publique. De Fleury-Mérogis j'ai été transféré dans un centre pénitentiaire près de Toul.

TOUT. — Et n'a-t-il parlé de cette histoire de camion à quel moment ?

M.M. — On m'a parlé de cette histoire de camion, j'en avais déjà pas mal tu comme j'étais à l'extérieur aux mois de juin, juillet, août, quand j'étais à Paris. Les journaux en avaient pas mal parlé. Comme le "Corral" à côté de Toul, ça se nomme Ecroules. Là, je suis resté à peu près trois mois, le temps que je me fasse transférer à Lyon pour cette histoire. Et à Lyon je suis rentré le 2 janvier 1969 à la prison Saint-Paul.

## « IL N'Y AVAIT PAS DE RAISON QUE JE N'Y SOIS PAS »

TOUT. — A partir de quel moment on t'a inculpé de cette affaire ?

M.M. — J'ai été transféré à Fresnes à Paris et pendant le voyage des policiers qui me parlaient de manif m'ont demandé où je travaillais. Je leur ai dit que je travaillais à Chassieux, chez un routier-priméur, et ils m'ont dit que si j'avais été aux manifs à Paris c'était à Lyon. Je leur ai dit que oui, j'étais aux manifs, il n'y a pas de raison que je n'y sois pas ; alors là, ils ont commencé à discuter sur les faits de Lyon et sur cette histoire de camion. Un policier seulement a discuté de cela. Alors il m'a demandé si j'étais dans la benne. Et là j'ai fait un peu le con, j'aurais mieux fait de fermer ma gueule, j'ai dit oui, j'étais dans la benne. C'est sans fin tout le monde montait, tout le monde descendait. Naturellement, après, ils m'ont transféré de Paris à Ecroules de nouveau, pour une autre histoire dans laquelle je n'avais rien à voir. De là je suis encore resté huit jours avant de me faire transférer à Lyon pour cette histoire. Et le

TOUT. — Il y a eu des témoins à décharge à la dernière minute qui sont venus témoigner pour toi ?

M.M. — Aucun.

TOUT. — Il y a un troisième camarade qui a été inculpé avec toi, Michel Mouchon, que sais-tu de lui ?

M.M. — Michel Mouchon, je sais que c'était un brave garçon, un bon camarade. Il a avoué à un certain moment avoir été dans le camion, dans la cabine. Mais il a dit n'avoir jamais conduit le camion, ce qui est vrai, je crois qu'il a été remis en liberté au bout de deux à trois mois de détention.

TOUT. — Tu ne crois pas au suicide de Michel Mouchon ?

M.M. — Je ne peux pas vous le dire. Ce que je sais c'est qu'on l'a trouvé sur le trottoir vers les midi, et d'après l'expertise du cadavre, paraît-il qu'il a fumé du chanvre indien, paraît-il qu'il serait mort de cela, je ne peux pas vous dire le reste, vraiment je n'en sais rien, je ne sais pas comment il est mort.

## « LES PRO-CHINOIS SE SONT COMPORTÉS COMME DES GOSSES »

TOUT. — Et les mouvements révolutionnaires de la région, les maïstes par exemple, qu'est-ce qu'ils ont fait à propos de votre affaire ?

M.M. — Je pense que les pro-chinois se sont comportés comme des gosses. Pour commencer parce que on ne s'amuse pas à écrire sur les murs : « Faites comme Raton et Munch, tuez des flics ». Je pense que c'est des gars de la ... ouais, de la Gauche Proletarienne exactement.

TOUT. — Tu penses que c'était pas bien de mettre des slogans sur les murs ?

M.M. — Non, c'est complètement idiot. Ça aurait pu nous porter préjudice par la suite. A part ça, je n'ai

eu aucun rapport avec eux. Il y a également, j'ai oublié tout à l'heure, le Secours Rouge, il est venu à mon aide, celui de Bordeaux naturellement, et non celui de Lyon ou de Paris. Aide financière pour commencer : ils ont dû m'envoyer une quinzaine de mille en tout.

TOUT. — Juste avant ton arrestation quand tu étais à Paris est-ce que tu pensais être arrêté pour cette histoire-là ?

M.M. — J'avais un doute. Il y avait une seule personne qui connaissait mon nom et prénom, elle n'a pas été inculpée dans cette histoire ! Il y a une chose qui m'étonne encore c'est qu'ils ont arrêté un autre Munch, Jean-Claude, alors ça, là j'y comprends rien, ça m'étonne vraiment. Cet autre Munch est un ouvrier. Ce qu'il y a là-dessous, j'en suis écœuré !

Le Comité de Soutien à Raton et Munch nous a dit dans quelles conditions s'est faite la campagne pour les deux inculpés. Il nous a expliqué comment le P.C.F. les a mis à la porte, comment le gauchisme organisé de toutes tendances s'est refusé à toute intervention pour ses anciens alliés, comment la presse a fait le silence systématiquement en dépit des informations que le comité leur transmettait, comment au meeting de Krivine des élections présidentielles on leur refusa la parole en les traitant de « provocateurs ». Ils expliquent comment ils ont développé leur campagne envers et contre tous. Ce texte ne peut passer ici — nous n'avons hélas pas la place. Mais vous pourrez le lire dans le Bulletin d'Informations Révolutionnaires (s'adresser ou écrire pour envoi à la Librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5).

**CERTAINS ONT AIDE RATON ET MUNCH, BEAUCOUP LES ONT LAISSE EN TAULE : UNE DURE LEÇON POUR LE « GAUCHISME ».**

## RATON ET MUNCH CONDAMNÉS A DEUX ANS DE TAULE !

LYON, 24 mai 68 : Un camion est jeté sur un barrage de flics lors d'une manifestation ; un commissaire est tué.

Mai-juin 68 : 1 500 interpellations ; 5 arrestations ; 3 inculpations (Raton et Munch, sans travail ; Michel Mouchon, lycéen). Jacques Danuzo, représentant et Alban Joanin fils du propriétaire du camion, sont relâchés, faute de preuves.

Décembre 69 : Michel Mouchon est mis en liberté provisoire.

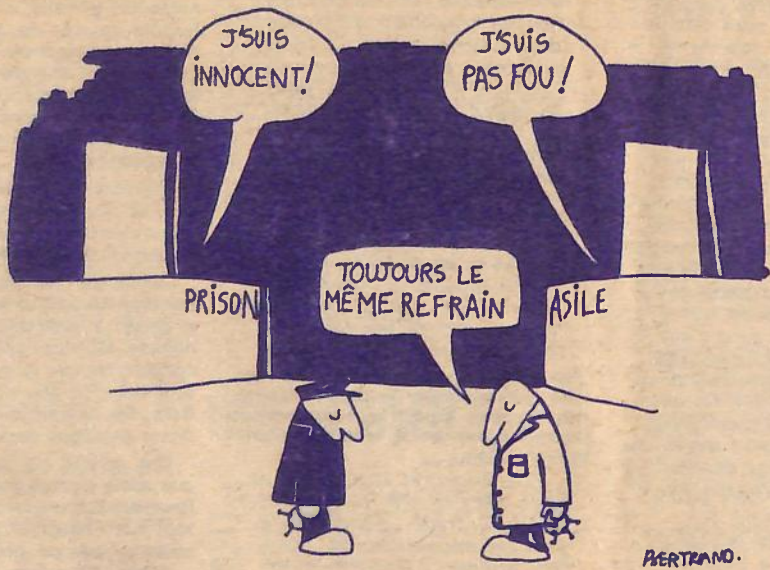
Février 70 : Mouchon est trouvé agonisant sur le chemin de son travail. L'enquête conclut à un suicide.

22 septembre 70 : Début du procès.

Raton et Munch ont été « choisis » parmi les 1 500 personnes interpellées :

- parce qu'ils ne « travaillaient » pas ;
- parce qu'ils étaient fichés comme « voyous » ;
- parce qu'ils n'avaient passé ni licence, ni concours prestigieux ;
- et surtout parce qu'il n'appartenaient à aucune organisation « politique ». Les victimes idéales et sans défense, quoi !!!

La presse raconte ses blagues : que Raton et Munch ont été acquittés à Lyon le 25 septembre 1970. C'est pas vrai : ILS ONT FAIT DEUX ANS DE TAULE ; 28 mois, pour être exact. Seulement, c'était de la « préventive » !



## UN CERTAIN COURAGE...

Deux jeunes avocats ont accepté sur la demande du magistrat instructeur de participer à une reconstitution. On les a vêtus de « blouson noir » et mêlés à de jeunes manifestants, dont Raton et Munch.

Un gendarme (M. Courade) qui se faisait fort de reconnaître les deux derniers conducteurs du camion, a désigné les deux avocats sans l'ombre d'un doute. Il les a même traités de « salauds » !!!

... ET UN CERTAIN MOISSONNIER

qui écrit dans l'HUMA du 2 oct. 1970 :

« Dans sa plaidoirie, l'avocat de Raton rapporta que son client s'étonnait que « La Rhodacéta ne se mit pas en grève pour lui... »

Il ne pouvait pas savoir, lui, Raton, que la classe ouvrière se mobilise pour les DIMITROV (1), mais qu'elle garde ses distances à l'égard de ceux qui pourraient être des VAN DER LUBBE... (2) habile comparaison avec R... et M... Ceux qui usurpent encore le nom de communiste ne perdent rien pour attendre !

- (1) DIMITROV ; dirigeant de l'Internationale communiste, accusé de l'incendie du Reichstag.
- (2) VAN DER LUBBE ; provocateur qui mit le feu au Reichstag, payé par les nazis.

Nous remercions Marcel Munch et les camarades du Comité de soutien à Raton et Munch, de la confiance qu'ils nous ont témoignée en donnant à des camarades de « Tout », le 6 octobre à Lyon, cette interview.

La « Cause du Peuple » a des difficultés. Toute la presse qui se dit libre doit lui ouvrir ses colonnes. Nous proposons de le faire dans le prochain numéro de « TOUT ». Que tous les journaux le fassent. Alors, « Le Monde » ?

# ROLLINGSTONES : pas d'histoire d'argent entre nous

Le 22 septembre, les Stones à Paris, au Palais des Sports. C'est la première fois depuis Mai 68, qu'une manifestation d'une telle envergure n'est pas interdite. Les festivals de Biot et d'Aix furent d'abord interdits, ainsi que le 14 Juillet à la Bastille. Alors, cette fois-ci, on s'est OR-GA-NI-SÉS !

Malades, oui nous le sommes, de payer pour aller au cinéma, pour aller en vacances ; et c'est la raison pour laquelle nous sommes rentrés sans payer, en forçant le barrage de flics. Aux cris de « liberté pour le pop », cinq cents jeunes entrent dans la salle, poings levés, et s'installent aux meilleures places. Un camarade monte au micro : « On en a marre de payer pour écouter du pop, de payer pour aller au cinéma, de payer pour baisser ; le monde nous appartient, prenons-le. Nous avons cogné pour aller voir les Stones, bientôt nous cognerons les flics pour aller au cinéma gratuitement ».

Buddy Guy, Junior Wells et Eric Clapton chauffent la salle. Des l'entrée des Stones, c'est le délire : les quinze premiers rangs, debouts sur leurs sièges, hurlent, dansent, tapent du pied et des mains. Les Stones installent tout de suite un climat de violence et de tension. Ceux qui sont massés aux abords de la scène sont beaucoup plus en prise : c'est la guerre froide qui s'installe entre les flics-hips de la sécurité et les premiers rangs. Jagger réalise le danger. S'il affecte d'abord de se ranger de notre côté en nous laissant le micro, c'est qu'il veut jouer en paix. Pour éviter le déclenchement d'une émeute et la prise d'assaut de la scène, les Stones sont obligés d'accélérer sans cesse le rythme jusqu'à « Street fightin' man » qui termine abruptement le concert (Jagger omet la phrase principale de la chanson : « Le temps de la révolution violente est venu... », ce n'est pas par hasard).

Les Stones sont pris dans une contradiction insurmontable : ils protègent leur musique de révolte

## F. L. I. P.

déjà le FLIP : Force de Libération et d'Intervention Pop. Musiciens pop, light-show, cinéastes, poètes, gens de théâtre, techniciens, sonoriseurs révolutionnaires, organisez-vous dans le F.L.I.P., appelez F.L.I.P. ; 633-29.62.

Groupes pop participant déjà au F.L.I.P. : — KOMINTER — MAAJUN — DAVID ALLEN AND THE GONG. Texte de l'appel du F.L.I.P. dans le prochain numéro.

# ENTRE FAUQUEUX ET DUGUET ON A CHOISI !

AUX ASSISES DE LAON, on a jugé au nom de la « morale » bourgeoise et du fric.

Travail, famille... disent le président l'avocat général. Travail, famille... renchérit la presse. Et enfoncez-vous bien ça dans la tête.

Ca, c'est de la presse pourrie ! Seulement voilà, les gens n'ont pas marché, ils commencent à sentir le vent : ils étaient venus nombreux au tribunal et ce qu'ils disaient, les journaux se sont bien gardés de le répéter : « Les Duguet aussi, il aurait fallu les juger. Allez donc voir comme ils traitent leurs ouvriers agricoles » (un vieux paysan). « C'est la lutte du pot de fer contre le pot de terre, il y a une justice pour les riches et une pour les pauvres », (une vieille dame). « Vous croyez qu'ils auraient fait autant d'histoires pour mon gosse ? », (un ouvrier sortant du travail).

Et puis, tout le monde rit sous cape : « Avoir déjoué les flics pendant trois mois ! Ils se sont ridiculisés ! ». Fauqueux était chez lui tous les soirs, tout le monde le savait et le protégeait tacitement : si c'était l'ennemi public n° 1, ça se saurait.

BREF, IL N'Y A PLUS DE MORALE, c'est bien ce que pensent ces messieurs de l'Aurore quand ils qualifient de « curieuse réaction, on en conviendra », et de « bizarre entêtement à défendre ainsi un ravisseur d'enfant », la désapprobation bruyante de la salle qui apprend le verdict.

LES AMIS DE M. DUGUET NE SONT PAS NOS AMIS !

La presse a eu beau tenter d'attirer l'attention sur l'élégance et la distinction de Mme Duguet en « maxi-robe » grise, là non plus, ça n'a pas marché. Et voilà pourquoi : un juré a demandé à M. Duguet comment il avait fait pour rassembler en quarante-huit heures un million de francs. Celui-ci a répondu : « Le Crédit agricole et la B.N.P. n'ont pas hésité à me fournir la somme nécessaire. Lorsqu'on a des amis, tout est facile ! »

Ces amis-là, Michel Fauqueux n'en voulait pas et nous non plus !

LE JUGEMENT DU PEUPLE

« Au nom du peuple français » la Cour a condamné Fauqueux. Mais le peuple, lui, ne siège pas aux Assises. Il est dans la rue et dans les bistros et c'est là qu'il a condamné Duguet pour avoir fait crever de faim des familles entières depuis des dizaines d'années.

Quand on est pauvre, il faut en prendre son parti. C'est l'avis de M. Marro, procureur de la République : « Fauqueux pouvait travailler normalement et honnêtement, il aurait pu même, s'il avait persévéré, rassembler suffisamment d'argent pour gagner cette Amérique, dont il dit avoir beaucoup rêvé ! Malheureusement, ce même M. Marro devait constater plus loin que « Fauqueux avait sa morale à lui », et « l'Aurore » devait même ajouter « qu'il n'avait pas de morale du tout » et c'est ça qu'il fallait condamner.

PENSER QU'UNE ENFANT DE TROIS ANS ne serait pas plus malheureux pendant quelques jours chez un mécanicien que chez son gros exploitant agricole de grand-père, c'est un crime de lèse-classe. Et si ça ne suffit pas aux Français pour condamner Fauqueux, la presse n'est pas à bout d'arguments : c'est une vieille tradition, les criminels, il faut qu'ils soient laids, bêtes et méchants :

(Fauqueux) Michel Fauqueux, 27 ans, a l'air aussi gris que son mauvais costume de confection. Il ressemble à son portrait-robot. Les moustaches sont moins tombantes que le jour de son arrestation. Ses yeux globuleux, inquiétants, se promènent lentement sur les gens et les choses. Un sourire furtif passe comme une ombre sur ce visage inexpressif et couleur de pierre.

(Thérèse) Thérèse, en prison, semble avoir vieilli de dix ans. La gamine insouciant qui narguait les enquêteurs et les juges a engraisé. Ses joues rebondies ont pris une teinte rubiconde. Ses petits yeux marron ont perdu leur éclat.

(Couple) Il avait fallu attendre les plaidoiries pour qu'ils se mettent à pleurer. Ils ressemblaient davantage à Bécassine et Bibi Fricotin qu'à Bonnie and Clyde, ce Fauqueux maigrichon, pâlot et futé, cette Thérèse rougeaude, bornée et béate.

« Paris-Jour », 1-10.

(journal local), 29-9.

(L'Union), (spécial métro).